

Olivier Flournoy

La séduction réhabilitée ou la passion de l'enfant œdipien

Paru dans *Études freudiennes*. Numéro 27, 1986.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La séduction réhabilitée ou la passion de l'enfant œdipien.
In: *Études freudiennes*. N° 27, 1986. 63-88.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1986a.pdf

La séduction réhabilitée ou la passion de l'enfant œdipien

Olivier Flourney

La séduction est puissance. La force des liens qu'elle crée est stupéfiante; son mécanisme occulte. Que l'on songe à deux êtres qui soudain se sentent happés par la magie d'un regard, et les voilà pris dans un cycle infernal ou sublime, passion qui peut durer une vie entière. Pourtant la séduction a mauvaise presse, et sans doute est-ce parce qu'on l'entend comme une corruption. Le père séduit sa fille qui devient hystérique. La fille séduit son père et en devient hystérique. Œdipe et sa mère se séduisent. Ils en subissent les dures conséquences.

Pour nous, c'est la séduction en tant que pourvoyeuse de plaisir narcissique qui représente le mal. Que le séducteur procure du plaisir à celui qui est séduit, voire au troisième larron spectateur, est chose accessoire. En dernière analyse, c'est la jouissance du séducteur qui compte, c'est elle qui est condamnable. Si tel est le cas, ne pourrait-on pas profiter de l'autre face de la séduction, cultiver et se servir du charme, de l'attrait, de l'enchantement qui en résultent? Certes non. Ses deux versants sont aussi inacceptables l'un que l'autre pour la psychanalyse. Il n'est question ni de corrompre, ni de charmer. Toutefois, il n'y a pas de raison non plus de faire l'économie de cette redoutable mais formidable source d'énergie. Reste une troisième possibilité que la séduction soit mise au service de l'analyse elle-même, analyste et analysant entre parenthèses. Et, problème plus difficile encore, qu'elle soit utilisée à rendre l'existence dans le monde plus attrayante que l'analyse, plus *séduisante*. Cela permettrait d'envisager la fin d'une analyse de manière satisfaisante et désirable. Je vais tenter de développer ici ces propositions.

* * *

En écrivant le chapitre VII de « La science des rêves », Freud présente à ses lecteurs une « Psychologie des processus des rêves » qui, comme son nom l'indique, n'est autre qu'une théorie intellectuelle invitant les intéressés à l'appliquer à l'étude des rêves à partir d'un raisonnement de type déductif. Le titre même du chapitre en question ne comporte pas le terme de psychanalyse, et il suggère donc qu'il s'agit là d'une théorie générale n'impliquant aucune expérience particulière, destinée à la confirmer.

Ce chapitre débute toutefois par le récit d'un rêve que l'auteur tient d'une de ses patientes, laquelle, après l'avoir entendu citer lors d'une conférence, s'est empressée d'en insérer des éléments dans un de ses propres rêves, pour – grâce à ce transfert – tenter de s'entendre avec Freud sur un point particulier. Le « chapeau » du chapitre se réfère donc à un événement complexe, de nature spécifiquement psychanalytique, visant à une fin précise, à un accord, une concordance, une harmonie entre l'analysante et l'analyste, de sorte qu'ils puissent vibrer à l'unisson. Si j'insiste sur cette *Übereinstimmung*¹, c'est bien parce que le procédé employé par la patiente pour y parvenir implique manifestement des manœuvres de l'ordre de la séduction. La patiente sait (ou ne le sait pas, s'il s'agit d'inconscient) ce qu'elle fait en reprenant ce rêve à son compte, en le re-rêvant à sa manière pour en faire part à son psychanalyste. Elle aurait pu tout aussi bien l'oublier, s'il lui avait paru inutilisable pour arriver à ses fins.

Voici ce rêve que je rappelle sous la forme d'une pièce en trois actes. Premier acte. Un enfant qui vient de mourir est étendu, entouré de grands cierges, devant un vieil homme censé veiller sur lui et qui somnole dans son fauteuil. Le père de l'enfant, installé dans un endroit d'où il peut surveiller la scène, s'est endormi. Deuxième acte. Un cierge s'incline; il met le feu au linceul et brûle le bras de l'enfant. Troisième acte. Le père rêve que l'enfant s'éveille ou ressuscite et vient s'adresser à lui : « Papa, ne vois-tu pas que je brûle ? » Le père se réveille à son tour, remarque une vive lumière et se précipite dans la chambre où il s'aperçoit que le linceul et le bras du petit cadavre sont en train de brûler.

Freud nous donne l'interprétation de ce qui se serait passé. Le père a prolongé un moment un sommeil qui satisfait son désir en lui montrant son enfant vivant. Il préférerait ce rêve aux pensées de la veille. S'il s'était réveillé aussitôt, il aurait pour ainsi dire abrégé la vie de son enfant de toute la durée du rêve »². Une fois le rêve interprété, Freud ajoutera ce commentaire : « On voit ici un rêve qui ne pose aucun problème d'interprétation, dont le sens est immédiatement accessible, et cependant nous remarquons qu'il garde encore ce je ne sais quoi qui

¹ Dr. Sigm. Freud, *Die Traumdeutung*, Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1900, p. 297.

² *La science des rêves*, trad. Meyerson, 1926.

le distingue de la veille et exige une explication. » Phrase qui, en quelque sorte, le dédouane de l'expérience analytique subjective, du problème de l'interprétation, et lui permet de s'attaquer objectivement ou intellectuellement à la question du rêve. C'est ainsi qu'il va écrire sa « Psychologie des processus du rêve », en commençant par s'interroger sur l'oubli des rêves, psychologie qui deviendra néanmoins la clé de voûte d'une théorie psychanalytique s'il en est. D'une théorie, et non pas de la théorie, puisqu'il s'agit bien d'une théorie explicative de ce je ne sais quoi qui ne concerne pas l'interprétation.

Le rêve de l'enfant qui brûle a déjà fait l'objet de bien des commentaires³; je vais tout de même le réutiliser une fois encore, à ma manière. Premier acte. Une personne qui n'est pas encore l'enfant vivant du transfert, l'enfant œdipien de l'analyse, s'étend sur un divan dans la position du gisant. A sa tête s'assied dans un fauteuil un homme qu'on pourrait qualifier de vieux de par la sagesse dont il est investi. Somnolent, il l'est encore puisque rien n'a été dit. Seule brille la chandelle de la théorie psychanalytique qui préside à l'éclairage d'une telle mise en scène. Deuxième acte. La chandelle s'incline et l'éclairage qu'elle projetait se transforme en mise à feu. « Dites-moi tout » profère le vieil homme somnolent devenu soudain analyste. Tout, que cela provienne de la tête, du cœur ou d'ailleurs peu importe, sans restriction aucune.

Véritable séduction traumatique, la règle fondamentale signe le passage d'une théorie à une théorisation de l'expérience; c'est le moment-clé de l'analyse, son moment fondateur. La bougie qui met le feu au linceul, c'est la *séduction* traumatique de la règle fondamentale. L'énoncé de cette dernière – envahissement, par l'acte de parole, d'un sujet en position de le recevoir de plein fouet, passivement, sans défense comme l'hystérique de jadis, acte lui intimant une seule exigence « Dis! » – va être la cause du troisième acte. Il va entraîner l'éveil des pulsions, l'expression douloureuse et indéfinie du désir de l'enfant du transfert, désormais ressuscité, désir dirigé vers cet autre, ce séducteur qui demeure hors de sa portée, cet analyste transformé en personnage de transfert à jamais non-répondant, insaisissable, et dont l'interprétation ne sera rien de plus que parole d'analyste.

Troisième acte. La situation a basculé du tout au tout, l'homme qui avait décidé de faire une analyse s'est évanoui, de même que le vieillard somnolent. Celui qui répond à la séduction invitante – car c'est bien l'une des caractéristiques majeures de la règle, que cette invitation à la réciprocité je vous invite à me séduire de votre discours –, celui-là ne sera autre que l'enfant ressuscité qui brûle de passion et qui appelle à l'aide. « Papa, ne vois-tu pas que je brûle? », que je brûle d'amour, de haine, d'un désir ardent comme la vie, dévorant comme la faim, brûlant comme la soif, désir inextinguible de toi, de maman, de moi, de tout, de rien.

³ Par exemple : Jacques Lacan, *Le séminaire*, livre XI, Seuil, 1964, p. 56- 59. Olivier Flournoy, *Le temps d'une psychanalyse*, Belfond, 1979, p. 70-74. Monique Schneider, *Père, ne vois-tu pas... ?*, Denoël, 1985.

Mais aussi réponse d'un enfant qui la donne à sa manière – à la manière dont a été organisée la rencontre –, comme en témoigne avec précision sa façon de parler. Il ne se lève pas en criant au secours, au feu, papa, je brûle! Loin de là, il le « murmure d'un ton plein de reproche ». Comment faut-il comprendre une telle retenue? Elle devrait pouvoir s'expliquer par le fait que l'enfant ne brûle pas « en soi », mais, seulement en surface. C'est de son linceul, de ses vêtements, de sa peau, qu'il est question. Sa peau ne brûle pas, elle le brûle. Ce n'est pas vraiment lui qui s'est enflammé, c'est lui en tant qu'enfant œdipien. Le pauvre petit Œdipe, à peine né, à peine ressuscité, le voilà déjà pris dans le cycle infernal de la culpabilité.

Quelle sera la réponse à cet appel de détresse, à ce reproche, à ces accusations peu ou mal fondées? Ce ne sera ni celle d'un père ou d'une mère, qui se précipiteraient pour éteindre l'incendie, pour étouffer les flammes, car tout aurait été vain, l'enfant œdipien serait redevenu ce qu'il était avant, une personne; ni celle des parents assistant, insensibles ou impuissants, au progrès de cette consommation douloureuse. Ce sera celle d'un père – ou d'une mère, si Freud accepte de l'être – qui, à l'écoute de l'appel de détresse, se réveille, prend acte de l'incendie œdipien naissant, et devient analyste écrivain qui va s'efforcer de comprendre et de nous faire comprendre, non pas en interprétant mais en composant la « Psychologie des processus du rêve », explication qui commence justement par l'oubli du rêve.

Pour oublier qu'on rêve, il faut se réveiller. La théorie du rêve exclut que l'on dorme. Curieux paradoxe qui impose le réveil – l'anti-rêve – pour en écrire la théorie. Compréhensible en partie il est vrai, s'il s'agit d'une théorie explicative intellectuelle. Dans ce cas, en effet, il ne s'agit pas de rêver.

La destinée finale du rêve, quel qu'il soit, implique nécessairement pour la psychanalyse – comme pour le monde en général – le réveil. Le rêve n'est pas seulement – Dieu en soit loué! – le gardien du sommeil. S'il l'était vraiment, ou bien il devrait obligatoirement échouer, ou alors le sujet rêvant n'aurait plus de motifs de se réveiller et ne pourrait jamais nous en faire le récit. Adieu la voie royale...

Il est parfois surprenant, en analyse, d'entendre quelqu'un nous dire qu'après son rêve il s'est réveillé. Ah vraiment! serait-on tenté de s'exclamer – mais de manière déraisonnable. Ironique ou défensive, une telle exclamation signifierait qu'on entend la théorie psychanalytique du gardiennage du sommeil sous l'angle d'un dogme qui serait pris en défaut. Teintée d'humour, elle laisserait entendre qu'il s'agit d'une théorie à l'usage des psychanalystes, et qu'elle concerne le rêve à condition que son récit ait été dit et traité en psychanalyse, donc à condition que le rêve ait été suivi d'une interruption du sommeil.

Si donc le rêve implique ou plus encore exige le réveil, il ne peut être gardien du sommeil que jusqu'à un certain point, que nomme la théorie psychanalytique

du rêve jusqu'à ce qu'il témoigne du désir satisfait. A ce moment-là, il cesse, et l'on peut se réveiller. A moins que ce ne soit lui-même qui nous réveille, rêve-suicide pourrait-on dire, cauchemar de la satisfaction précoce. Mais où est la différence? L'un se terminerait en douceur, l'autre brutalement, tous deux ayant fait effraction dans le sommeil avec la même intentionnalité psychanalytique, celle de satisfaire un désir inconscient.

Une problématique complexe du même genre peut s'appliquer à l'interprétation. L'interprétation du rêve devrait se terminer lors de la mise au jour du désir satisfait. Désir satisfait, plus de désir, plus de rêve, plus d'interprétation. On peut se réveiller et du sommeil et de l'analyse. Et cette mise au jour par l'interprétation peut être brutale et déboucher sur une interruption soudaine de l'analyse; ou progressive et en douceur, pour arriver à une fin qui ne tienne pas du cauchemar.

Si, en revanche, comme la pratique peut fort bien le suggérer, le travail de l'interprétation se révèle indéfini, interminable, le contenu latent restant toujours à découvrir, alors, comme le rêve qui ne serait que le gardien du sommeil, rêve interminable sous peine de ne pas accomplir la tâche qu'une théorie explicative lui assigne, l'interprétation ne serait également que la gardienne du processus analytique, travail interminable lui aussi.

De même, pour pouvoir oublier la passion de l'enfant œdipien, il faut l'avoir vécue sous le coup de la séduction de l'analyse. Et, pour en faire la théorie, il faut l'avoir oubliée. Pourtant, si l'on regarde l'histoire de la psychanalyse, ce qui a été apparemment oublié, c'est la théorie de la séduction et non pas celle de l'enfant œdipien, cette dernière ayant par ailleurs une forte tendance à devenir une donnée universelle, risquant ainsi de perdre toute spécificité psychanalytique.

L'enfant œdipien ne serait-il alors qu'un enfant banal, dont les caractéristiques auraient été mises en forme ou structurées par une théorie intellectuelle, un savoir psychologique commun et accessible à tous? Ou cet enfant œdipien pourrait-il tout de même être et demeurer enfant privilégié de la séduction de la cure, destiné, comme la cure elle-même, à cesser avec la fin de la cure?

Comme le rêve, qui devrait n'être que rêve raconté pendant la cure pour devenir rêve œdipien à la recherche de la satisfaction du désir inconscient, et n'être le gardien du sommeil que le temps nécessaire non pas au travail du rêve mais au travail analytique pour découvrir que cette satisfaction ne peut obligatoirement déboucher que sur le réveil, l'enfant œdipien gardien de l'authenticité de la cure ne devrait l'être que le temps nécessaire pour s'apercevoir que la satisfaction de son désir d'inceste et de meurtre ne peut que déboucher sur la fin de la cure, c'est-à-dire sur l'oubli. Comme un rêve parfaitement analysé dont le destin sera l'oubli, l'enfant œdipien analysé n'aura d'autre destin que l'oubli. Et, en effet, n'est-ce pas le propre du désir satisfait que de tomber aussitôt dans l'oubli?

Si donc la psychanalyse se révèle une entreprise séduisante dans la mesure où l'intérêt porté au récit du rêve révèle tout un monde insoupçonné d'angoisses, d'amour, de mort, qui se traduit dans le vécu même de l'excitation inter-transférentielle, et si l'interprétation peut aboutir à l'oubli d'un tel ensemble sans qu'il y ait eu de mise en acte synonyme de confusion entre l'état de rêve et l'état de veille, alors rien n'empêche, une fois l'analyse terminée, d'oublier les rêves de l'analyse ou pour l'analyste, et de se laisser bercer par la séduisante folie du rêve pour soi, tout en s'intéressant sans crainte à son message. Le rêve est message de la nuit de l'homme.

* * *

Il est possible de survoler la théorie psychanalytique freudienne en y distinguant quatre grandes périodes qui permettent d'envisager à nouveau ce problème de l'enfant œdipien né de la séduction de l'analyse.

Contrairement aux apparences, une première période s'étend des débuts de la psychanalyse, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent, jusqu'à la parution du chapitre VII de *La science des rêves* dont il a été question ici. On pourrait qualifier la théorie qui lui correspond de théorie de la séduction traumatique. Ce serait une théorie de type avant tout médical, cherchant à expliquer par voie causale la nature et l'origine de l'hystérie, en particulier chez la femme. Cette dernière aurait été la victime passive, consentante ou non, d'un traumatisme sous forme d'assaut sexuel, à un âge indéterminé, évoluant de manière régressive, selon l'avancement des découvertes du chercheur, de la puberté à l'âge le plus tendre. L'assaillant ne serait autre que le père.

Dans la mesure où il devient de plus en plus difficile pour le chercheur d'ignorer sa qualité, réelle ou potentielle, de père, le désagrément qui en résulte oriente la recherche de manière telle que le traumatisme tend à devenir non pas aléatoire mais imaginaire, et que c'est la subjectivité de la malade qui devient alors le centre d'intérêt. Le médecin est donc sauf.

Un autre désagrément tient au caractère persécutoire d'une théorie fondée sur la subjectivité. Comment peut-on accuser une malade de l'être? C'est alors que l'inconscient vient à la rescousse; si la malade fait en sorte de l'être ou le désire, elle le fait à son insu, elle ignore son désir, elle est de bonne foi. La théorie de la séduction traumatique peut ainsi retrouver des assises objectives; il s'agit de l'inconscient, comme on dirait aujourd'hui d'un virus.

Cette première manière de théoriser est inductive, elle vise à la généralité à partir d'un cas particulier; elle se devrait d'être objective grâce à la découverte de l'inconscient; elle peut convenir aux schémas du raisonnement intellectuel et satisfaire aux exigences scientifiques du moment. Elle va cependant devenir rapidement intenable car elle implique de manière dramatique et incontournable

la subjectivité de son auteur – donc sa partialité –, c'est-à-dire à la fois son imagination et ses émotions, même si un effort est tenté pour en objectiver les produits. C'est ainsi qu'il ne s'agira plus de rêveries, d'idées fantaisistes capricieuses, mais de « véritables » fantasmes ; et pour ce qui est des émotions, des états d'âme, ils vont être dépouillés de leurs caractéristiques personnelles et arbitraires en acquérant le statut objectivable et scientifiquement respectable d'affects.

La deuxième période couvre les années 1900 – époque de la composition du chapitre VII de *La science des rêves* – à 1920, époque de la parution d'*Au-delà du principe de plaisir*. Comme en témoigne le titre du chapitre VII, il s'agit d'un laps de temps qui permettra l'élaboration de théories psychologiques détachées de l'expérience et répondant aux critères d'objectivité qu'exigerait la connaissance d'un appareil psychique et de son fonctionnement. Alors que la plus grande partie de *La science des rêves* a été consacrée à des rêves ou à des événements particuliers, beaucoup d'entre eux concernant la personne de Freud elle-même, le chapitre en question, le dernier, en diffère radicalement. Au point même que, dès la quatrième édition, Freud n'a pas hésité à inclure deux articles de Rank, « Rêve et poésie » et « Rêve et mythe », entre ses deux derniers chapitres, interrompant ainsi curieusement le fil d'une œuvre en pleine élaboration.

La théorie de ce dernier chapitre est fondée cette fois-ci sur un raisonnement de type déductif. Chaque rêve particulier peut s'expliquer et s'inclure dans un système général. Il en va de même pour chaque analysant, qui devient susceptible d'être inclus dans une pensée syllogistique. Par exemple : tout rêve implique chez le rêveur une satisfaction inconsciente de désir, tout analysant dit un jour ou l'autre avoir rêvé, donc tout analysant..., etc.

Ce type de théorie a lui aussi ses avantages et ses inconvénients. Parmi les avantages, citons une fois de plus l'affranchissement de l'auteur. On ne peut reprocher à Freud ni sa subjectivité ni sa fantaisie. C'est sérieux, objectif, scientifique, raisonné, construit, et cela ne manque pas d'assises. Sans oublier les qualités didactiques, qui en font une pièce maîtresse pour qui veut y réfléchir. Ce chapitre est un morceau d'anthologie à disposition des universitaires, qui pourront le décortiquer tout à loisir.

Parmi les inconvénients, mentionnons-en un propre à toutes les théories de ce type : elles n'excluent pas d'autres théories qui leur seraient contraires ; elles ne sont pas dogmatiques ni contraignantes. Si, dans une perspective différente, il s'agit plutôt d'une qualité inhérente à ce genre de théories, l'inconvénient réside ici dans le fait que la théorie en question n'est plus spécifiquement analytique, elle est psychologique, et ses partisans les plus enthousiastes n'ont nul besoin de passer par l'expérience de la cure pour s'en convaincre. Réciproquement, des psychanalystes praticiens peuvent apparemment en faire fi sans dommage. C'est du reste cette propriété des théories générales de type déductif qui en fait des théo-

ries « faibles », au sens non-péjoratif de Popper⁴, des théories qui ne réclament ni d'être ardemment défendues par certains ni violemment rejetées par d'autres. Et, paradoxalement, c'est aussi cette qualité qui va inciter des psychanalystes qui l'adoptent à la transformer en dogme pour mieux en faire valoir sa spécificité, et à d'autres qui lui sont hostiles à la transformer en dogme également pour mieux l'invalidier.

Une des hypothèses de base de ce chapitre VII tient dans l'idée que le rêve, reconnu par le biais de son récit manifeste, fait part d'une satisfaction de désir entendue comme désir satisfait. Désir qui n'est autre que l'expression de la pulsion libidinale infantile et des souhaits inconscients d'inceste et de meurtre qu'elle véhicule. S'il s'agit de mettre à nu le désir satisfait, but ultime du travail analytique de découverte d'un contenu latent, dont il faut distinguer les restes diurnes afin de l'en dégager, alors l'interprétation s'achève d'elle-même lors de son exposition, car le désir satisfait n'en est plus un.

Alors que le traumatisme sexuel subi passivement par l'hystérique devait être abréagi pour que ses conséquences cessent, le désir compulsif qui tenaille l'analysant doit être désormais reconnu comme satisfait pour que sa raison d'être puisse cesser. Bien entendu, la chose n'est pas simple, puisque ce n'est que l'analyste fort de sa théorie psychologique du rêve qui peut expliquer le désir comme satisfait, et que c'est ce même analyste, fort de sa théorie psychanalytique du transfert, qui ne peut qu'interpréter, c'est-à-dire signifier qu'il refuse radicalement cette solution de la satisfaction du fait qu'elle l'implique, qu'il serait lui-même analyste-objet-de-transfert, objet de satisfaction incestueuse ou meurtrière.

Si donc une théorie objective et déductive du processus du rêve indique un aboutissement possible à travers la découverte du désir satisfait, la théorisation inductive et subjective de la cure et de sa substance, le transfert, l'exclut grâce à l'interprétation. On comprend, de ce fait, pourquoi Freud distingue au début du chapitre VII le problème de l'interprétation de celui de l'explication. L'une et l'autre ne sont pas superposables, elles seraient même contradictoires.

La troisième période se situerait autour de *Au-delà du principe du plaisir*, c'est-à-dire vers 1920. A ce moment-là, il se produit un changement important au sein de la théorie générale. Elle perd sa cohérence structurale de théorie psychologique descriptive d'un appareil psychique, qui s'objectiverait dans le désir satisfait comme noyau du contenu latent du rêve. Elle se transforme en une théorie d'un fonctionnement psychique en éternel devenir, à défaut de désir satisfait.

Un seul mot – le même – permet de saisir toute l'ampleur du changement intervenu. *La Wunscherfüllung*, la satisfaction du souhait, change de sens. De désir satisfait, désir comblé, elle devient désir non satisfait, désir à la recherche d'une satisfaction. *La Wunscherfüllung* subsiste donc, mais sous forme de visée, de but à la fois idéal et inaccessible. On peut aussi bien dire qu'il s'agira désormais d'une

⁴ Voir à ce sujet mon article « Métapsychanalyse », in Rev. fr. psychanal., n° 5, 1985.

théorie de l'insatisfaction, du déplaisir, du nuisible, de ce qui empêche, freine, dévie, dévoie, etc. Deux ordres de faits sont évoqués par Freud pour soutenir sa démarche, je les rappelle brièvement :

Premièrement, l'observation du jeu de l'enfant. La fonction répétitive du jeu attire l'attention sur ses prémices, à savoir le déplaisir. Déplaisir qui, dans le jeu de la bobine, résulte du départ de la mère. Ce déplaisir donne l'occasion à Freud d'inverser la teneur des fantasmes primitifs de l'enfance. La pulsion libidinale était jusqu'alors à l'origine de fantasmes exubérants de violence, d'inceste, de meurtre, etc., fantasmes de l'enfant pervers polymorphe décidé à tout risquer, à tout tenter, pour se satisfaire de manière autoérotique et mégalomane, avec un grandiose mépris pour les autres. Désormais les pulsions de vie et de mort vont justifier un fantasme bien différent : celui, sinistre s'il en est, de l'enfant impuissant, inférieur, désespéré devant la répétition de l'échec de ses tentatives maladroites. La confrontation de l'enfant avec sa propre mère, qui aurait mis au monde un autre enfant, est l'expérience même de sa dérision. Ce qui est souligné dans ce nouvel aspect de l'expérience infantile, c'est son caractère pitoyable. Ce qui disparaît – devient inconscient ? –, c'est ce que connotait la pulsion libidinale. Ainsi, si Herman rêve qu'il a mangé ou qu'il mange toutes les cerises⁵, cela ne signifie plus le rêve glorieux de satisfaction de désir, sous l'emprise de sa toute-puissance, mais la misérable parodie de satisfaction d'un enfant écrasé par son impuissance.

Deuxièmement, l'observation des névroses traumatiques, avec les rêves à répétition qui en résultent, lesquels ne font revivre le traumatisme que dans l'an-goisse. Apparemment, ces rêves ne sauraient comporter une quelconque satisfaction de désir. Comme pour l'enfant, le traumatisé est en proie à l'impuissance et au désespoir que traduisent ces compulsions oniriques répétitives, tentatives maladroites d'une *Wunscherfüllung*, qui n'aboutissent qu'à l'échec.

C'est donc à partir de ces exceptions situées aux deux bouts d'une temporalité vécue – la plus lointaine enfance et la névrose actuelle ou traumatique – que Freud suggère de transformer la *Wunscherfüllung*, désir satisfait, en une même *Wunscherfüllung*, tentative de satisfaction de désir, comme il le précise par exemple dans sa vingt-neuvième conférence consacrée à la théorie du rêve.

À ce point, force est de constater que ces deux observations considérées comme des exceptions deviennent la règle. Aucun désir satisfait n'est dès lors concevable, même dans le contenu latent des rêves, car plus on dépouille le rêve manifeste en l'interprétant, plus on se rapproche du roc inanalysable de l'expérience infantile originale, liée qu'elle est aux « douloureuses impressions d'an-goisse, d'interdiction, de déception et de punition » (29^e conférence).

Et cela est tout aussi valable pour l'adulte traumatisé que pour l'enfant qui joue, car l'un et l'autre ne constituent des exceptions que s'ils ne sont pas en ana-

⁵ *La science des rêves*, p. 121.

lyse. A supposer qu'on les y mette, quel analyste ne serait à même de trouver une interprétation à leurs difficultés, montrant par là qu'ils ne sauraient échapper au transfert ? Mais quel analyste se contenterait de déceler uniquement l'au-delà du principe de plaisir, l'impuissance et la répétition compulsive ?

Pour ce qui est du rêve à répétition des traumatisés, il ne diffère du jeu à répétition de l'enfant que sous l'aspect manifeste de sa qualité déplaisante. Et il semble aller de soi qu'une fois en analyse, personnages traumatisés aux rêves angoissants et enfants jouant répétitivement à la bobine vont revivre aussitôt rêves et jeux dans un contexte œdipien. Le rêve d'angoisse devient rêve de la névrose traumatique analytique, et il sera soumis au système d'interprétation en usage. Il s'agira d'angoisse à l'idée d'une tentative de satisfaction de désir, difficile à déceler il est vrai. Pour l'analyste, la situation sera identique qu'il s'agisse de l'adulte ou de l'enfant : refus transférentiel de sa part de jouer le rôle de celui qui aurait pu satisfaire le désir œdipien de l'enfant imaginaire, dans la perspective de *La science des rêves* ; refus de jouer le rôle de celui (ou de celle, comme la mère, qui fait des enfants avec son mari) qui ignorerait ce désir, dans la perspective d'*Au-delà* ; attente que cet enfant imaginaire cesse de l'être.

À travers ce nouveau fantasme d'impuissance, on retrouve donc les difficultés rencontrées dans toute psychanalyse ; on peut alors n'y voir qu'un simple changement de perspective. Avant 1920, il s'agissait de démasquer le désir satisfait (inceste et meurtre), pour en montrer l'absurdité et la vanité, de faire céder un point de fixation peu compatible avec l'existence. Après 1920, il s'agit de démasquer l'impossibilité de satisfaire le désir, pour en démontrer la vanité. Être un enfant aux prétentions œdipiennes est une position intenable et absurde.

Cette nouvelle perspective aurait l'avantage de rendre superflu le refus transférentiel de l'analyste de jouer le rôle du parent qui aurait pu satisfaire le désir œdipien de l'enfant imaginaire de jadis. N'ayant à faire qu'à un fantasme d'impuissance, l'analyste n'a plus à refuser, à châtrer. Il peut se contenter de lever les épaules, en attendant le moment de montrer l'inanité d'un tel fantasme, ou en attendant que l'enfant du complexe d'Œdipe veuille bien grandir et devenir adulte.

Le changement d'*Au-delà du principe de plaisir* n'aurait-il consisté en définitive qu'à souligner les résistances, le revers de la médaille ? Il semble bien que non, que le problème a dépassé le cadre de l'analyse. Et cela est probablement imputable au fait que précisément les deux exemples choisis par Freud ne sont pas des exemples issus du vécu de l'analyse, mais de l'observation psychologique générale. C'est vraisemblablement ce choix qui a aussi contribué à ce que l'atmosphère « générale » change également : les psychanalystes ne livrent plus bataille pour la psychanalyse au nom de la libido, ils s'entredéchirent plus volontiers au nom de l'instinct de mort.

Ainsi, la théorie psychologique concernant la répétition observée chez l'enfant et chez le traumatisé peut continuer à se fonder sur une *Wunscherfüllung*

œdipienne sans pour autant se trouver en contradiction avec une théorisation de la pratique, puisqu'il ne s'agit désormais que d'un souhait. De plus, grâce à la pulsion de mort d'une part et au Surmoi de l'autre, les satisfactions de désirs peuvent être également représentées sous un angle parfaitement paradoxal : désir masochiste, désir de punition, voire désir de rien. Le problème des enfants impuissants et des rêves d'angoisse des névroses traumatiques « actuelles » peut ainsi retrouver sa place au sein d'une théorie psychanalytique.

La théorie du désir satisfait était en contradiction avec la pratique de l'interprétation, qui la dénonçait en en démontrant l'inanité. La théorie du désir cherchant à se satisfaire lève cette contradiction. Comme la première, elle justifie l'interprétation qui dénonce l'accomplissement du désir œdipien transférentiel, cette fois-ci au niveau d'une tentative d'emblée vouée à l'échec.

Avant *Au-delà du principe de plaisir*, l'analyste refuse d'être le parent avec lequel l'enfant-analysant cherche à avoir une relation incestueuse. Après, l'analyste refuse d'être le parent qui aurait eu un autre enfant, et devant lequel l'enfant analysant s'effondre dans le désespoir, le masochisme, l'impuissance.

Avant *Au-delà du principe de plaisir*, la théorie du rêve, en dépit de toutes ses qualités, reposait sur un terrain miné ou douteux pour les esprits rationnels. La satisfaction du désir concernait en effet l'imaginaire ; il ne s'agissait que de fantasmes délirants d'inceste et de meurtre liés à une omnipotence infantile inconcevable. Après, l'échec de la satisfaction du désir repose sur un terrain plus solide, pour le monde scientifique tout au moins. Un enfant ne peut avoir d'enfant avec un adulte, fut-il la mère, il n'en a biologiquement pas la possibilité. Quant aux rêves des traumatisés, ce serait choquer le bon sens et peut-être même la morale que de prétendre y déceler un désir ou du plaisir. Ils n'étaient exception que pour une psychologie des processus du rêve qui prônait la satisfaction.

Il n'en demeure pas moins que le travail du psychanalyste ne change pas fondamentalement selon qu'il se situe avant ou après 1920. Dans les deux cas, l'analyste ne peut échapper à un double processus de négation. Non seulement, Il ne peut que dénier être le parent recherché pour la satisfaction, mais de surcroît le parent en question n'est pas ce que l'analysant croit ; il n'est rien d'autre que le parent imaginaire d'un enfant dit œdipien.

Pourtant, comment, en tant qu'analyste, ne pas souhaiter quelque succès à l'entreprise analytique ? Comment ne pas souhaiter que l'analyse ne se heurte pas de manière irrémédiable au fantasme de l'enfant impuissant ou au rêve répétitif issu en dernière analyse de ce même fantasme ?

Une issue me semble résider dans la possibilité de considérer que l'analyse elle-même (Freud lui-même ?) a créé ces obstacles prétendument insurmontables, ou tout au moins les a concrétisés dans l'enfant du complexe d'Œdipe. Ainsi, le rêve d'angoisse devient rêve d'angoisse de l'adulte traumatisé par la situation analytique, rêve œdipien par excellence, et l'impuissante infériorité de

l'enfant devient impuissance analytique œdipienne par excellence, impuissance à accomplir le forfait avec l'analyste.

Si donc l'interprétation débouche sur quelque succès – ce qui est souhaitable – ce sera en ce que l'enfant œdipien qu'est l'analysant dans la situation d'inter-transfert finira par perdre sa raison d'être. C'est un enfant à oublier avec l'analyse terminée. On pourra ainsi le considérer après coup comme ayant été un enfant de la psychanalyse. Leur destin était inséparable.

Malheureusement pour nous, l'idée inverse peut s'imposer également. Le contenu biologisant du fantasme de l'enfant impuissant et la réalité du traumatisme à l'origine des rêves d'angoisse impliquent une tendance à augmenter l'ancrage de la psychanalyse du côté de l'objectivité des sciences fondées sur l'observation, que traduit l'utilisation du raisonnement déductif. L'expérience psychanalytique s'en trouve alors dépossédée. En effet, tout enfant, et par conséquent tout analysant, tombe sous le coup de cette impuissance qui était un état de fait à l'âge du complexe d'Œdipe et qui ne fera que se réactualiser lors de la régression temporelle observée pendant la cure, cela quel que soit l'âge de l'analysant. De même toutes les personnes, grandes ou petites, vivent des situations traumatiques génératrices de rêves d'angoisse, la cure elle-même n'étant qu'une situation traumatique comme une autre.

Mais l'expérience subjective unique et spécifique de la cure ne se laisse pas enfermer de la sorte, et les théories explicatives ne suffisent pas à rendre compte de son originalité.

Ou, si l'on préfère, le psychanalyste ne peut pas vivre sans espoir. L'impasse que traduit l'ultime régression au fantasme d'impuissance, ou l'ultime actualisation de la compulsion à répéter le rêve d'angoisse, et que cernerait inéluctablement l'instinct de mort, cette impasse lui est intolérable. Il va falloir forcer la raison pour retrouver un peu du déraisonnable de la pulsion libidinale, décidément par trop délaissée.

C'est ainsi qu'une quatrième période peut être envisagée, dans les dernières années de la vie de Freud, période d'un retour au problème de la séduction traumatique des hystériques de jadis et de son appréhension par des raisonnements inductifs tenant compte de la subjectivité. L'apogée de cette période se situe autour de la deuxième nouvelle conférence « Rêve et occultisme », sorte de présentation synthétique de quelques articles précurseurs⁶. La référence à la télépathie, phénomène occulte, ne doit pas nous détourner du point central de la démarche. Freud se penche essentiellement sur le mystère des découvertes qu'il fait en psychanalyse, sur la transmission de pensée qu'on peut entendre comme transfert de pensée également (*Gedankenübertragung* signifie la transmission de

⁶ Freud, a) *Psychoanalyse und Telepathie*, 1921; b) *Traum und Telepathie*, 1922; c) *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung*, 1925.

pensées, alors que *Übertragung* employé isolément signifiera le transfert, dans son sens technique), selon qu'on accentue les deux mots ou seulement le dernier, et sur les rapports de cette transmission occulte avec le transfert comme concept psychanalytique. Ce que Freud interroge dans ces pages, c'est sa propre subjectivité, son influence – séduisante ou séductrice ? – sur celle de ses patients et vice versa, et leur relation avec la télépathie en tant que communication occulte qui se moque du langage et des perceptions, aussi bien que des coordonnées spatio-temporelles. Cette influence tient de l'imagination, des émotions, ou encore des sentiments, mélange des deux, c'est-à-dire, pour parler scientifiquement, des fantasmes et des affects, dans ce qu'ils ont de non-quantifiable ; bref, il s'agit là du monde de la croyance et de la valeur qu'on lui accorde.

Avec ceci de nouveau : c'est de la croyance de Freud qu'il est question, c'est donc de la subjectivité de l'analyste, plus encore que de celle de l'analysant, qu'il s'agit. Ce que Freud cherche à faire, c'est de récupérer l'étrange, l'occulte, le surnormal, qu'il vit lors des cures, et d'en rendre compte, de récupérer ce qui faisait l'originalité de la première théorie, à savoir l'idée de séduction traumatique.

Il est du reste tout à fait étonnant de découvrir combien Freud a de la peine à se dégager du postulat (ou du préjugé) intellectuel, pour réussir à souligner l'importance de ce qu'il appelle occulte, ou encore transmission de pensées. Deux exemples tirés de cette trentième conférence peuvent servir à illustrer combien ce cheminement est hésitant et laborieux, en même temps que brillant sous d'autres aspects.

Le premier concerne la théorie de la confiture. Après avoir émis l'hypothèse que de l'eau et de l'acide carbonique pourraient remplacer le métal en fusion qui composerait le centre de la terre, Freud nous propose celle, certes plus originale et plus inattendue, de la confiture, pour aussitôt la critiquer au moyen d'une argumentation objective et rationnelle. Si l'on nous parle d'un centre du globe fait de marmelade, nous allons réfuter l'hypothèse par un raisonnement intellectuel. C'est là une proposition fort intéressante, néanmoins il paraît peu probable que des arbres fruitiers puissent croître dans un tel milieu et que l'on puisse y installer des cuisines de taille adéquate, etc. Dans un deuxième temps, poursuit Freud, nous nous tournerons vers l'inventeur de la théorie de la marmelade pour nous demander de qui il s'agit. Et ce sera l'inventeur de la théorie en question qui se sentira insulté et se plaindra de notre refus d'examiner sa théorie, arguant d'un préjugé prétendument scientifique.

Ce qui stupéfie, c'est bien la description intellectuelle que donne Freud de l'incident : nous réfléchissons, puis nous questionnons l'auteur. Et c'est l'auteur qui va réagir subjectivement. Il va se sentir mis en cause, persécuté, et il protestera. Quant à nous, les détenteurs du savoir, nous apparaissions comme des êtres pontifiants et ridicules dignes de Tintin : la marmelade, fort intéressant, euh, euh, quoique bien peu vraisemblable d'un point de vue scientifique...

Freud va jusqu'à théoriser cette prise de position. « Dès le début, écrit-il, quand la vie nous impose sa stricte discipline, une résistance s'éveille en nous contre l'implacable monotonie des bis de la pensée et contre les exigences de l'épreuve de la réalité [...]. » Ce qui veut dire que le principe de déplaisir est une résistance aux lois de la réalité, qui sont premières. Mais si les lois implacables nous font critiquer intellectuellement l'hypothèse de la marmelade, la résistance qui leur est seconde s'appliquera à l'inventeur. C'est lui qui sera vexé, qui éprouvera le déplaisir.

L'explication de ce processus se fonde donc sur une théorie qui va du principe de réalité premier au principe de déplaisir second. De plus, les savants sérieux que nous serions demeurons à l'abri du second, et l'inventeur farfelu que nous mettons en cause est ignorant du premier.

Si l'on inverse ce point de vue pour revenir à une théorie qui nous est familière, et si le principe du plaisir est premier, on peut imaginer un tout autre déroulement de l'histoire en question. Le centre de la terre? C'est de la confiture! A cette hypothèse, *on rit*, principe du plaisir. C'est loufoque, c'est débile, c'est génial. Imaginez dans ce ventre monstrueux qu'est la terre en chaleur, une armada de cuisinières lubriques suant et soufflant sur leurs chaudrons géants où gargouille une invraisemblable gelée de coings. Ce n'est plus l'inventeur insulté, c'est l'auditeur qui est surpris par le principe du plaisir, qui imagine, fantasme, rêve et, s'il en est capable, qui embarque l'inventeur dans ses fantaisies pour retourner avec lui les pieds sur terre et déboucher sur les bis de la réalité, lesquelles devront cette fois-ci tenir compte du principe de plaisir-déplaisir, étincelle précédant la réflexion qui va s'ensuivre.

Autrement dit, si l'on accepte cette version des faits, il faudrait qu'une théorie intellectuelle fondée sur le raisonnement déductif ait été précédée d'une théorisation de la subjectivité ou encore d'une prise de conscience des préjugés de chacun, c'est-à-dire des croyances qui dictent notre conduite. La théorie analytique précède-t-elle l'expérience de la cure, ou est-ce l'inverse? Tel est l'enjeu de la question. Ou encore, la théorie de la séduction a-t-elle précédé l'expérience de la séduction, ou est-ce l'inverse?

L'autre exemple tiré de cette extraordinaire trentième conférence montre quant à lui le retour à la primauté du principe du plaisir, mais de manière accidentelle semble-t-il. C'est l'exemple du cas Forsyth – dont on peut lire un commentaire détaillé dans un livre récent⁷. J'en mentionnerai un bref épisode. Freud reçoit pendant quelques minutes M. Forsyth qui arrive inopinément de Londres. Le visiteur lui laisse sa carte de visite. Un quart d'heure plus tard, un patient de Freud s'installe sur son divan et raconte qu'une femme l'a traité de Monsieur von Vorsicht. « Frappé par cette information », Freud montre à son patient la carte de visite qu'il avait gardée à côté de lui.

⁷ Granoff et J.-M. Rey, *L'occulte, objet de la pensée de Freud*, P.U.F., 1983.

On notera la prudence de cette manière de dire. C'est une information qui frappe Freud; il reste sur un terrain solide. Toutefois, il s'aventure sur des terres moins objectivables, il en est frappé. Il ne nous dit pas, par exemple, qu'il est stupéfait devant une telle coïncidence – ce qui toucherait de plus près à la télépathie – ou qu'il trouve cela étonnant, stimulant, étrange, toutes prises de positions hasardeuses pour un savant. L'acte de montrer la carte de visite reste ainsi chargé d'un sens mal défini, même s'il s'agit d'un geste d'une parfaite netteté opératoire.

Geste irréfléchi? C'est impensable pour le psychanalyste par excellence. Geste réfléchi? Comment le croire du psychanalyste par excellence. Mais geste tout de même. Quelle histoire! Le patient a dû se dire : qu'est-ce qui lui prend? Ça ne va pas! Je n'en ai rien à faire de ce type-là! Car du côté du patient, il est bien difficile d'imaginer – mais c'est là ma croyance – le monsieur sérieux qui dirait : « Comme c'est intéressant, Monsieur le Professeur! » Quoi qu'il en soit, cet acting de Freud signe admirablement – dans les faits – le fonctionnement du principe de plaisir en tant que subjectivité freudienne, en tant qu'étincelle précédant la réflexion. Il s'agit là de croyance. Freud croit que quelque chose a pu se passer au niveau de la pensée de Monsieur von Vorsicht – Monsieur P. – et c'est cette croyance qui le frappe bien davantage que l'information. En éliminant la banale coïncidence, en réfutant une manœuvre hautement compliquée de Monsieur P. qui aurait pu rencontrer Monsieur Forsyth et, à travers son association, chercher consciemment à intéresser son psychanalyste, il ne reste plus qu'à y croire et à essayer d'en savoir plus. Et pour ce faire, Freud agit de manière séductrice.

La suite de l'histoire montre qu'en cherchant à en savoir davantage, Freud poursuit en effet imperturbablement son entreprise de séduction. Il suffit de penser (en vérité il ne suffit pas, tellement tout est à penser dans cette fabuleuse histoire) à cette remarque de Freud qu'il dit avoir faite en séance à propos de sa visite chez le docteur et ami von Freund, habitant la même maison que P. : « J'ai dit à P. que je lui avais en un sens rendu visite. » N'est-ce pas là une déclaration insolite pour un psychanalyste, d'autant plus qu'elle surgit dans un contexte où sentiments ambivalents et sexes sont intriqués de manière si complexe que seul un analyste attentif et prudent devrait pouvoir s'y retrouver?

Il est intéressant de noter que toute cette aventure de transmission de pensées, qui souligne l'importance de l'occulte, reste malgré tout soumise aux grandes options théoriques de l'analyste.

C'est ainsi que Freud prête à Monsieur P. cette phrase : « Je suis mortifié par le fait que vos pensées soient si intensément occupées par ce nouveau venu. » Phrase qui fait allusion à tout le contexte dont il est question dans cette histoire, notamment à l'arrivée de Forsyth, et qui cependant correspond mot pour mot au fantasme de l'enfant œdipien mortifié par l'arrivée du petit frère. Et voilà Freud qui se trouve dans la peau de la mère séductrice œdipienne, sans le dire,

sans même le savoir, semble-t-il, et qui continue de parler d'associations étonnantes, de transmission de pensées, pour suggérer enfin avec prudence que ces « événements occultes » pourraient bien être liés aux relations de transfert entre patient et analyste, ainsi que le suggère Hélène Deutsch qui aurait étudié ces phénomènes sous cet angle. Comme si la caution d'Hélène Deutsch était nécessaire pour que lui, le professeur et le père de l'analyse, puisse être cette mère œdipienne incestueuse séductrice, et refusant ses charmes tout la fois. Folie occulte s'il en est, même si l'on recourt au concept « scientifique » d'identification.

On comprend du même coup pourquoi Freud ne semble pas près de trancher en faveur de la télépathie ou contre elle. Le transfert, c'est la télépathie de la psychanalyse, de l'expérience de la cure; c'est le préjugé de l'analyste, c'est sa croyance. Comment se risquer à dire une telle chose? Comment concilier le psychanalyste de l'expérience et celui de la théorie?

Et pourtant, ce seront ces découvertes associatives faites sous le préjugé du transfert introduit dans la cure comme une séduction traumatique, ces découvertes inter-transférentielles marquées du sceau de la croyance réciproque, qui seront – c'est à partir de mon préjugé que je parle ici – le sel de l'analyse et le fondement d'une possible compréhension réciproque à un autre niveau (c'est toute la psychanalyse), lequel est indispensable pour que la cure puisse un jour déboucher sur sa fin.

Y a-t-il un plus bel exemple de séduction traumatique, par enthousiasme incontrôlé, selon moi, que celui du maître qui fourre cette carte de visite sous le nez de son analysant? C'est l'exemple agi dont l'analyse fait foi à la croyance au transfert. Et c'est bien de cette dernière que Freud nous convainc dans cette conférence jamais prononcée.

On pourrait toujours arguer que Freud, ayant trouvé la coïncidence intéressante, a jugé bon de montrer cette carte à son patient. Primauté du principe de réalité, comme lors de l'histoire de la confiture. Pourtant je crois que la querelle de primauté n'a pas de sens. Le coup de génie du grand homme – Freud ou un autre, peu importe – consiste à lier le subjectif et l'objectif, ou dans ce cas l'occulte et la critique de l'occulte, et à tenir compte des deux. Prenons quelques exemples dans la pratique analytique courante :

Monsieur X., analysant, tient un discours à son analyste. Celui-ci s'aperçoit ou découvre que ce discours n'est autre qu'un plaidoyer adressé à une femme, qui n'est évidemment pas lui. Cette découverte est double. Sur le plan de la logique discursive et déductive, elle aura lieu à la suite de lapsus, de manières de dire, de contenus manifestes démontrant que le sens latent, etc. Il est raisonnable de penser que ce monsieur n'est autre que... parlant à... Sur le plan que Freud assimile à l'occulte, à la transmission de pensées, à la télépathie, l'immédiateté de la découverte séduira l'analyste et se traduira par une exclamation intérieure : mais

il s'adresse à une femme, *c'est extraordinaire!* L'interprétation qui contiendra ces deux versants ne sera pas seulement pompe scientifique ou enthousiasme juvénile. Elle sera les deux à la fois, manifestant un versant intellectuel, réfléchi, et un versant croyance. Le « Je ne suis pas cette femme-là » doit alors être entendu comme contre-sédution – si l'on veut comme castration –, en plus de la dénégation rationnelle. Une interprétation qui ne contiendrait que l'un des versants serait soit une interprétation raisonnable, soit une interprétation déraisonnable, et ce serait regrettable dans les deux cas.

Monsieur Y. affectionne tout particulièrement les longues reconstructions théoriques de son passé, destinées, lui semble-t-il, à découvrir la solution de tous ses maux. Ses tentatives, si elles ne sont pas récompensées comme il le souhaite, lui permettent néanmoins de tenir à distance un analyste dont la présence lui paraît inquiétante, mais avec l'avantage de le charmer par ses louables efforts. Il remplit bien son devoir d'analysant. Un jour où il a excellé dans cet art, mais où vraisemblablement le désir d'un acquiescement s'est imposé à lui, il s'avise d'interrompre son récit de manière inattendue au moyen d'une question : « Qu'en pensez-vous ? »

Ce genre de questions contient toujours son lot de surprises. Leur explication concerne, en dernière analyse, la terreur de la possible satisfaction œdipienne. Répondre, c'est accepter d'être, c'est risquer de jouer le rôle honni des parents œdipiens. Répondre, c'est aussi endosser le non moins catastrophique refus de la satisfaction. C'est alors réduire le patient au rôle de l'enfant impuissant et l'enfermer dans l'angoissante compulsion à répéter sa question. Ne pas répondre est tout aussi effrayant, et pour les mêmes raisons, avec en prime un manque de civilité qui risque d'être ressenti on ne sait trop comment. La réponse dilatoire peut aussi venir à l'esprit, histoire de gagner du temps. On renvoie la balle. Enfin, dans le contexte qui nous occupe, faut-il privilégier une réponse réfléchie ou ir-réfléchie ? A chacun sa manière. En l'occurrence, le dialogue s'est déroulé de cette façon. « Qu'en pensez-vous ? » Réponse : « Rien ! » Dialogue sans histoire, banal, et pourtant inattendu de part et d'autre. Après un instant de silence, l'analysant reprend : « J'ai dû placer la barre trop haut », dit-il d'un ton mi-figue mi-raisin. Pendant ce silence, l'analyste passe lui aussi par des hauts et des bas. Pas bien aimable cette réponse ; pourtant c'était sincère, direct et simple.

En fait, je ne pouvais en penser quoi que ce soit, ne réussissant à m'identifier à aucun des personnages mis en scène, si ce n'est au « professeur de psychanalyse », expression qui, pour moi, relève du non-sens. J'ajoute alors : « En penser du bien, cela aurait été vous donner une bonne note ; du mal une mauvaise. » Le message a passé ; c'est finalement toujours le même : les parents d'Œdipe. Ici, le père professeur ; je sens bien que je le suis, mais comme ce n'est pas mon rôle, je l'interprète. J'aurais pu lui répondre, comme pour l'histoire de la confiture :

« C'est très intéressant, mais d'où vous viennent donc de telles idées? » Et on aurait recommencé.

Ce court dialogue n'est-il pas séduction réciproque? Et ce « rien » n'est-il pas invitation à ne plus être séduit comme celui qui devrait savoir? Invitation à devenir quelque parent œdipien, à qui l'on peut parler sans précautions académiques, pour pouvoir ne plus l'être, de manière à redevenir soi-même.

Un dernier épisode, cette fois-ci un peu plus complexe si ce n'est plus long : un homme me téléphone qu'il ne pourra pas venir à sa séance. Il est grippé, il a même de la fièvre, il garde le lit. C'est la dernière séance de la semaine, nous nous reverrons donc lundi si tout va bien. Tel fut le cas. Lundi il est là, à l'heure et apparemment en bonne santé. Il me raconte alors que la veille déjà il se sentait bien et qu'il est allé retrouver une amie. Ils ont fait l'amour. Un seul ennui, il a eu ce qu'il appelle une éjaculation précoce. Pour lui c'est un peu humiliant, pour sa compagne un peu frustrant. D'autant plus que ses parents avaient coutume de dire que l'amour, c'était quelque chose de sacré...

Et voici notre dialogue, qui prend place après quelques instants de silence paisible : « Au fond, c'est quoi l'éjaculation précoce? » Réponse : « C'est du vol! » Nouveau moment de silence. Puis il ajoute : « Cela me fait une drôle d'impression, je m'attendais à une explication scientifique et vous m'avez dit tout autre chose. » Pour ma part, j'ai la même impression générale que dans le cas précédent. Ma réponse a été dite simplement, directement, et elle m'a paru adéquate au moment même, quoique totalement irréfléchie. De toute manière, j'aurais été bien en peine de lui donner une explication scientifique, et à quoi cela aurait-il servi?

Après coup, les sens surdéterminés ont afflué de toutes parts. Le premier volé, c'était vraisemblablement moi, l'analyste. Seul pendant cette séance manquée, payé comme une prostituée, payé pour ne rien faire, c'est vexant. Un coup pour rien. Jalousie. La seconde, c'était la mère, puisque c'est à lui qu'elle disait le côté sacré de l'amour et qu'il allait le faire ailleurs. Sans parler du père volé de l'amour que sa femme adressait à son fils, et ignoré comme moi pendant la séance. La troisième, c'est bien sûr l'amante qu'il vole de son plaisir. Elle reste sur sa faim, sans même savoir qu'elle n'est que la remplaçante, ma remplaçante, la remplaçante de père et mère. Le quatrième enfin, c'est lui-même qui, croyant voler de ses propres ailes, va tirer son coup comme un voleur, la sauvette, en silence. Le problème n'est-il pas celui du transfert et de la télépathie? Tous ces personnages réunis autour d'un seul et même coït sans même se connaître, et tous refaits, volés, baisés?

Mais l'intérêt de ce petit épisode, je le verrais aussi dans une perspective d'avenir où sont mis en balance l'analyse et le monde extérieur. Il serait sans doute fort séduisant de s'atteler sérieusement au problème que soulève le com-

plexe d'Œdipe en ce qui concerne cette séquence. C'est du reste ce qui s'ensuivra. Peut-être serait-il plus séduisant encore de s'en aller dans le monde avec la conviction que l'éjaculation précoce, si elle est un vol, n'est pas un mal nécessaire ni inévitable.

Du reste, ce sont des problèmes complémentaires. Le complexe d'Œdipe du temps de l'analyse et l'éjaculation précoce du temps commun pourraient, en s'expliquant l'un l'autre, s'oublier l'un et l'autre. Dès lors l'analyse perdrait sa raison d'être au profit de l'évanescence du symptôme.

Incidentement, je sais maintenant ce qu'est l'éjaculation précoce. C'est du vol. Et pourtant je crois ne jamais l'avoir lu ni appris nulle part. Mais c'est sans doute imputable à mon ignorance.

Il me semble que ces quelques fragments invitent aux mêmes conclusions. Pour le psychanalyste, la transmission de pensée « à distance », à laquelle Freud n'arrive pas à ne pas croire – la télépathie – existe bel et bien : il s'agit de ce que Freud appelle, sans oser le dire, le transfert.

Il y a dans ce concept de transfert quelque chose d'absolument hors de toute logique. Imaginons un enfant de trois ans parlant, dans la maison familiale de Genève, à sa mère morte depuis vingt ans, alors qu'il s'agit en fait d'un personnage de trente ans parlant à un analyste travaillant à Paris. N'est-ce pas là de la télépathie, la vraie, celle qui ne respecte ni l'espace, ni le temps, ni la logique, ni la raison ? Et, malgré toutes les démonstrations, toutes les explications, toutes les théories psychanalytiques, qui arrivera jamais à prouver l'exactitude de ces vues ? Il sera bien nécessaire pour faire le poids d'y ajouter tout l'enthousiasme de la croyance – avec son effet de séduction – pour qu'au moins l'analysant, piqué au vif, puisse s'accorder avec l'analyste sur ce point, vibrer à l'unisson (*Übereinstimmung*) ou alors refuser d'y croire. Auquel cas, il n'y aura rien d'autre à faire que de continuer jusqu'à ce que cette *Übereinstimmung* concernant cette *Übertragung* soit. Jusqu'à cette rencontre intersubjective qui, selon moi, sera l'« acte de passage⁸ » signant enfin la fin possible de l'analyse.

Loin de n'être que crédulité et sentiments pieux, qui assailleraient un vieillard s'étant efforcé de travailler toute sa vie en honnête savant (selon la plaisanterie de Freud, ou est-ce une dénégation de plus ?), ce regain d'intérêt de Freud non pas pour la télépathie, mais bien plutôt pour l'au-delà de la raison, pour le transfert, participe donc précisément de ce qui caractérise le véritable homme de science, à savoir le souci de ne pas écartier d'un revers de main ce qui semble à première vue n'être que croyance ou fausse croyance.

* * *

⁸ O. Flournoy, *L'acte de passage*, Ed. La Baconnière, Neuchâtel, 1985.

Où et quand pourrait-on situer le traumatisme de la séduction pour ce qui concerne l'expérience psychanalytique? Au début sans doute. La position couchée, faite de passivité et de renonciation aux défenses corporelles est comparable à celle de la jeune fille séduite par son père des *Études sur l'hystérie*. Le plus souvent, l'analysant l'accepte sans difficulté, parfois il se rebiffe, parfois il s'angoisse tout en s'y soumettant, ou alors en refusant.

Cette position est déjà, dans la grande majorité des cas, séduction réciproque : l'analyste propose, l'analysant accepte, l'accord est tacite. Si technique qu'elle paraisse, cette première décision implique un minimum d'entente, si ce n'est de connivence. En ceci, elle rappelle toute l'évolution de la réflexion freudienne; la jeune fille n'est pas seulement victime, le père n'est pas seulement coupable. Il y a séduction de part et d'autre et, de surcroît, cela se passe en fantasme. Le père qui viole sa fille, c'est un problème de droit commun qui n'a rien à voir avec les sévices œdipiens de la psychanalyse. En revanche, l'organisation pratique de la cure, et ce patient étendu là, sans défense, tout cela concerne directement le transfert qui va en découler.

La règle fondamentale, plus encore que la position, est une demande, une exigence de la part de l'analyste, qui ne peut être expliquée de manière uniquement rationnelle. Il serait du reste inimaginable de démontrer à l'analysant, au moyen d'un raisonnement intellectuel et déductif, la pertinence d'une telle demande; le début de l'analyse s'en trouverait ajourné aux calendes grecques. Il s'agit donc de convaincre, de séduire. Et, contrairement au père qui abusait unilatéralement de sa fille, le psychanalyste instaure à ce niveau, avec cette règle fondamentale, un système de séduction à double sens, va et vient interminable, réciprocité indéfinie. Cette demande qu'on lui parle n'a de cesse. Le sujet séduit est invité à séduire. A telle enseigne, que tout ce qu'il dira sera entendu sous cet angle. Le patient vise à réaliser le complexe d'Œdipe avec son psychanalyste; n'importe quel subterfuge lui sera bon pour arriver à ses fins, tout n'est que paroles de séduction, actes de séduction, vers un unique et même but : la possession de l'autre, conformément au désir qu'expriment les pulsions inconscientes, c'est-à-dire l'accomplissement de la scène primitive.

Et pour mieux épinglez la séduction œdipienne, la démasquer, la démystifier, la castration sera la loi constante qui interdira au sujet de faire de la scène primitive son objet-but. D'objet-but, point; elle ne sera alors et ne pourra être qu'un objet référent⁹. Tout processus régressif va s'y référer, mais il est d'emblée exclu d'y parvenir. La castration n'est autre qu'une menace imagée brandie, symbolique de l'interdiction de la scène primitive, que l'organisation impliquait déjà par exclusion. Si l'analysant venait à se lever et à s'en prendre à son analyste pour réaliser son désir, ou si l'analyste agissait de la sorte, ce serait la psychanalyse qui aussitôt cesserait. Les conditions de la cure n'étant plus remplies, il ne

⁹ Pour l'objet référent, voir N. Nicolaïdis, *La représentation*, Dunod, 1984.

s'agirait plus d'analysant ni d'analyste. La menace de castration prévient une telle scène en actes de parole ; l'interprétation, quelle qu'elle soit, est toujours en dernière analyse refus du psychanalyste d'être l'autre de la scène primitive. Mais l'interprétation n'est pas seulement castration, on l'a vu, elle est séduction, séduction à découvrir le transfert et, à partir de là, à découvrir comment s'en dégager.

Le refus de la scène primitive et le refus d'admettre la réalité des parents œdipiens historiques ou actualisés, ne sont pas seulement dénégation. Ils sont proposition et recherche implicites – parfois explicites – d'autre chose « en dehors », d'autres objets « ailleurs », qui soient séduisants et acceptables pour le sujet en accord avec son psychanalyste, ce personnage complexe, être humain, objet de transfert et analyste de profession, par conséquent en accord avec le monde.

La séduction viserait donc le remplacement de l'objet référent de l'accomplissement du désir œdipien par un *objet-but de valeur*¹⁰ pour lequel analyste et analysant vibreraient à l'unisson, objet-but qui ne serait plus psychanalytique mais mis au jour par la psychanalyse.

La fin de l'analyse déboucherait ainsi non pas sur un enfant incendié par le feu du transfert, par la flamme œdipienne, mais bien sur un analysant éclairé et réchauffé par son expérience.

Tout cela revient à prétendre que la psychanalyse est un processus spécifique qui ne concernerait que la cure elle-même. L'enfant du complexe d'Œdipe n'existe pas « en soi », ce n'est qu'un enfant potentiellement viable ou ressuscitable, le temps de l'analyse. La règle fondamentale serait bien l'étincelle, porteuse de la séduction, de la croyance, du transfert télépathique relevant de la sorcellerie, de l'occulte ou de la religiosité, étincelle qui met le feu à la passion œdipienne, laquelle sera interprétée.

L'interprétation est – par le biais de la double négation – l'effort rationnel de détournement de la passion, mais aussi, par l'enthousiasme de découverte auquel elle convie, la démonstration même de l'existence de cette passion. Les parents œdipiens sont bien de son domaine – comme Dieu, ni plus ni moins réels – et l'analyste, tout en y croyant, n'est ni parents, ni dieu, ni objet transférentiel substitutif.

La fin de l'analyse impliquera par conséquent l'extinction de l'incendie transférentiel, le déclin et l'oubli de l'enfant œdipien de la psychanalyse. La bougie psychanalytique est replacée au milieu de la scène, entre analyste et analysant, elle les éclaire l'un et l'autre : l'expérience du transfert était donc vraie, du domaine d'une croyance rationnelle.

Que reste-t-il alors de l'analyse après sa fin ? D'une part, un analysant, rêveur réchauffé par cette passion qui lui aura montré qu'il peut vivre sans pour autant

¹⁰ Pour l'objet-but de valeur, voir Daniel Lagache, *Œuvres V*, P.U.F., 1984.

n'être qu'enfant œdipien mort ou vif, car ce n'est là qu'histoire de psychanalyse. D'autre part, un psychanalyste qui a appris une fois de plus que la cure peut être une méthode redoutable menant éventuellement aux pires conséquences – les croyances au nom desquelles les bûchers sont dressés –, si elle n'est pas toujours et soigneusement régentée par l'interprétation qui en canalise les effets au profit de l'analysant.

Une fois encore cette grande question pour terminer. Le complexe d'Œdipe préexiste-t-il à la cure ou en est-il un effet ? Pour les uns il semble qu'il préexisterait, ce qui permet de considérer la psychanalyse comme une théorie psychologique générale. Mais alors pourquoi devoir passer par l'expérience de la cure pour s'en convaincre ? Qu'est-ce que cela changera ? La cure n'en sera-t-elle pas interminable ? Et comment donner à cette théorie plus de valeur qu'à une autre ? Une telle vue permettra en outre à un diseur de bonne aventure de recevoir un message transférentiel sous une forme parfaitement assimilable à un message télépathique...

Pour les autres, c'est l'option inverse qui l'emporte. Elle me séduit car c'est elle qui me permet d'imaginer une fin possible de la cure, telle que j'en rends compte dans *L'acte de passage*¹¹. Le complexe d'Œdipe n'existerait que par la grâce de l'analyste qui l'introduit – séduction – dans l'expérience de la cure. Mais alors, si la théorie psychanalytique qui en découle ne peut plus être une théorie psychologique de la personne en général, comment éviter qu'elle ne soit qu'une théorie ésotérique se rapportant à une expérience occulte, même si elle est unique en son genre ?

¹¹ *Op. cit.*